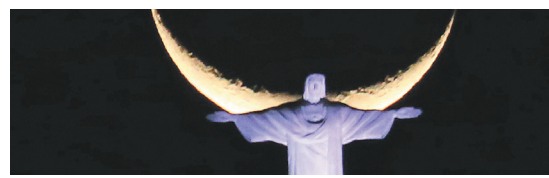




Rétrospective de l'année 2015 en **musique**
Page E 3



Jésus est-il de gauche?
La chronique de Louis Cornellier Page E 8

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR • LE JEUDI 24 DÉCEMBRE 2015



Cate Blanchett dans une des scènes du film *Carol* du réalisateur Todd Haynes

SÉVILLE



Straight Outta Compton du réalisateur F. Gary Gray sur le groupe de «gangsta rap» américain NWA

UNIVERSAL

2015 en 12 moments forts

Réplique à faire pleurer, regards troublants, découverte de nouveaux talents, monologue intense, musique inoubliables, les critiques cinéma du *Devoir* dressent la liste des souvenirs cinématographiques les plus marquants de l'année. Une année également marquée par la disparition d'Excentris à Montréal. Et une année qui se termine sur deux images fortes: la déferlante *Star Wars*, et l'inoubliable *Carol*, le seul titre qui apparaît systématiquement dans le peloton de tête du palmarès de nos quatre critiques! Des textes d'Odile Tremblay, François Lévesque, André Lavoie et Manon Dumais.

Les regards les plus parlants

Un grand magasin, en 1950. Derrière son comptoir du département des jouets, la jeune Therese ne se sent pas à sa place, un sentiment qui, en réalité, l'habite à cœur de jour. Lorsqu'elle aperçoit Carol, une femme élégante et un peu plus âgée qu'elle, ses yeux s'illuminent. Croisant son regard, Carol lui sourit spontanément. Passe alors entre elles deux quelque chose comme un soulagement de s'être trouvées, de s'être reconnues. En partant, Carol adresse un clin d'œil furtif à Therese. Et c'est là l'un des gestes les plus sensuels imaginables du film *Carol*.

F.L.

Le «musical» qui cogne le plus

Straight Outta Compton de F. Gary Gray sur le groupe de «gangsta rap» américain NWA. Le film a édulcoré bien des pans de la vie violente des musiciens noirs légendaires qui scandaient *Fuck the police!*, au grand dam du FBI. Même nettoyé pour la bonne bouche, ce film de sexe, drogue, rap et coups sur la gueule, remarquablement interprété par O'Shea Jackson fils, Corey Hawkins, Jason Mitchell et Neil Brown fils, dégage une grande force de frappe. Réalisation et musique cognent de concert.

O.T.

L'actrice dont on ne peut plus se passer

Alicia Vikander a-t-elle du flair ou de la chance? Un peu des deux, mais surtout un immense talent, et pas juste pour masquer son accent suédois. Pas une saison ne passe sans que l'on admire sa prestance et son charme, très à l'aise dans les corsets du film historique (*A Royal Affair*, *The Danish Girl*, *Testament of Youth*), ceux de la science-fiction (*Ex Machina*), ou encore les robes courtes des *sixties* (*The Man From U.N.C.L.E.*), Ingrid Bergman serait fière de sa jeune compatriote.

A.L.

Talents à surveiller

Face à Maxim Gaudette, au jeu d'une magnifique retenue dans *Les êtres chers* d'Anne Émond, Karelle Tremblay fait montre d'une fougue et d'une force peu communes. Dans *Guibord s'en va-t-en guerre* de Philippe Falardeau, Irdens Exantus se révèle un formidable partenaire pour un Patrick Huard au sommet de sa forme. Avec sa tête de poète, sa forte présence à l'écran, Anthony Therrien est l'incarnation parfaite du héros tragique dans *Corbo* de Mathieu Denis. La relève est plus qu'assurée chez nos acteurs de cinéma.

M.D.

VOIR PAGE E 4 : MOMENTS FORTS



La crème de 2015

Le palmarès de fin d'année des quatre critiques du *Devoir*. N'apparaissent pas les films vus uniquement dans les festivals: nous privilégions les titres qui ont connu une sortie commerciale au Québec.

Les choix d'Odile Tremblay

The Assassin de Hou Hsiao-hsien (Taïwan-Chine)
Taxi de Jafar Panahi (Iran)
Carol de Todd Haynes (États-Unis-Grande-Bretagne)
Youth de Paolo Sorrentino (Italie)
Straight Outta Compton de F. Gary Gray (États-Unis)

Les choix de François Lévesque

Carol de Todd Haynes (États-Unis-Grande-Bretagne)
Spotlight de Tom McCarthy (États-Unis)
The Assassin de Hou Hsiao-hsien (Taïwan-Chine)
The Martian de Ridley Scott (États-Unis)
Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin (France)

Les choix d'André Lavoie

Carol de Todd Haynes (États-Unis-Grande-Bretagne)
Mad Max: Fury Road de George Miller (Australie-États-Unis)
Le sel de la terre de Juliano Ribeiro Salgado et Wim Wenders (Brésil-France-Italie)
Sommeil d'hiver de Nuri Bilge Ceylan (Turquie-Allemagne-France)
Timbuktu d'Abderrahmane Sissako (France-Mauritanie)

Les choix de Manon Dumais

Carol de Todd Haynes (États-Unis-Grande-Bretagne)
Spotlight de Tom McCarthy (États-Unis)
Félix et Meira d'Alexandre Laferrière (Canada-Québec)
Ex Machina d'Alex Garland (Grande-Bretagne)
Trois souvenirs de ma jeunesse d'Arnaud Desplechin (France)

CULTURE

Le radeau de Bozo

Ce texte s'inscrit dans la série « Un hiver avec Félix Leclerc » qui, jusqu'au 21 mars prochain, explore des mutations, des perspectives, des enjeux sociaux, politiques ou culturels du Québec contemporain tout en faisant un clin d'œil à l'artiste. Aujourd'hui, la pauvreté, l'exclusion et le pouvoir de la poésie, sur l'air de Bozo...

ODILE TREMBLAY

Dans mon coin de Montréal, il y a un sans-abri très gros qui sourit aux anges. Parfois, je le retrouve étendu sur un banc du métro, une bouteille vide à côté de lui. Les gens lui lancent un œil torve, car il pue, faut dire, en plus d'occuper toute la place. Nul ne songerait à s'asseoir à ses côtés, par le bout du banc. Tous attendent que la rame passe, bien campés sur leurs deux pieds, en regardant ailleurs.

Puis il se secoue un peu, nous examine avec son air d'innocence, part se promener en tanguant. Dans la rue, des larmes coulent sur son visage de temps en temps. Alors on lui fait des saluts, on lui donne un peu d'argent en espérant le consoler. Mais il vit ailleurs, là-bas dans les nuages, loin des passants, loin des usagers du métro aux mines respectables qui s'en vont bosser. Sans toute sa tête, c'est évident. Un simplet, comme on aurait dit jadis.

Je l'appelle Bozo, à part moi. À cause de la touchante chanson de Félix Leclerc. Vous savez, celle qui célèbre le fils du matelot, fou du lieu, dans son marais de joncs mauvais. Maître céans de ce palais branlant, le simplet de Leclerc s'invente un château, des fêtes somptueuses et une amoureuse. Puis la réalité le rattrape et il pleure ses illusions perdues sur son vieux radeau.

Comme Bozo, je l'entends rêver tant qu'il peut, ce sans-abri de mon quartier. Son monde imaginaire le sauve de bien des réalités malveillantes. Du moins, il me plaît de le croire. Car je m'invente des histoires à sa vue: qu'il se voit mince, riche et beau, dans un décor de conte de fées, avant de retomber sur le macadam de tout son poids. Ouille! Rêve, mon Bozo!

Sans feu ni lieu

Cet homme habite un coin de mon paysage mental. Aussi un autre que les policiers surnommement « Spike Lee », pour sa ressemblance avec le cinéaste noir américain, et qui chaparde des trucs chez Jean Coutu. Tous deux tendent la main ou le chapeau sur le trottoir. La vieille gitane également, dont les yeux désenchantés m'assurent qu'ils ont tout vu, même le pas racontable. Elle ne rêve pas, celle-là, à moins que veille et sommeil ne soient peuplés de purs cauchemars. La dame soupire d'un air las quand on prend de ses nouvelles, répond: « C'est dur » dans un français cassé. D'où vient-elle? De Roumanie, à vue de nez; pas malade ni intoxiquée. Juste pauvre, sans doute violente.

Alors oui, le projet du maire Codrre de nommer un protecteur des personnes itinérantes est un vrai pas en avant, comme celui de sortir 2000 itinérants de la rue d'ici cinq ans, même si plusieurs de ses fils restent à attacher. Ils seraient un peu plus de

3000 parmi nous à Montréal sans feu ni lieu, plusieurs toxicomanes, d'autres comme mon Bozo, dérivant sur leur radeau dans la démenée en sus de l'alcool. Quand l'hiver est doux comme cette année, ça fait juste un peu moins mal au cœur de les voir couchés n'importe où. Les jeunes ne s'importent pas. Ils ont débouché. On ignore sur quoi. Alors juger...

Du reste, c'est la diversité dans leur camp aussi.

Certains n'ont même pas perdu l'équilibre, mais rejettent « le système », comme tant de vagabonds depuis toujours et sous tous les ciels. Ils seront plus rétifs à sortir de la rue, ceux-là.

Après tout, de grands poètes ont connu l'errance, de François Villon à Georges Brassens, en passant par Arthur Rimbaud, les poings dans leurs poches crevées, libérés du poids des biens matériels et des tracasseries du travail, mais l'esprit en envol. Ceux que les graves gens regardent de travers voient parfois au loin le gouffre planétaire où la folie consummatrice entraîne les nantis, en refusant de s'y associer. Des vendeurs de *L'itinéraire* me jettent leurs vers en pâture ici et là. Bozo est parmi eux.

Des formes encapuchonnées

Dans le temps de Noël, les gens se sentent plus généreux. On les voit vider leur gousset devant une forme encapuchonnée au centre-ville, avec la mauvaise conscience de ceux qui vont fêter et une vague réminiscence du sens religieux de cette fête-là, aux valeurs collectives balayées en même temps que la religion; de partage, d'éthique et de tolérance.

L'esprit des Fêtes aide du moins à garnir le bas de laine de fondations comme celle de l'Accueil Bonneau, qui soutient le peuple de la rue, avec le toit, les vêtements, le couvert, et plus encore. Car sont offerts aussi là-bas des ateliers d'artistes, musique et création. L'être humain ne vit pas que de pain.

C'est souvent du bas de l'échelle que l'esprit embrasse au plus profond l'horizon social, avec mille choses à exprimer en retour. Clochards ou robineux, punks vingt fois troués, sages d'en avoir tant bavé, voyants parce qu'invisibles, qu'avez-vous à dire à ceux qui vous croisent d'un pas trop pressé?

Autrefois, les rêveurs errants, les simplets, les « originiaux et détraqués », comme tirait notre poète Louis Fréchette son recueil de portraits bigarrés, étaient mieux intégrés à la société qu'en nos temps d'individualisme urbain. Il y décrit si bien au XIX^e siècle les bizarreries des ermites, des « quêteux », des bohèmes, des pousseurs d'injures et des fous mystiques du Québec; son livre vivant et coloré se savoure encore avec délectation.

« Je n'ai ni bourse, ni bagage, ni feu, ni lieu. Je jette l'or par les fenêtres quand j'en ai, et j'oublie souvent que je n'en ai pas », écrivait Fréchette aussi en 1871 dans sa pièce *Félix Poutré*, hommage à un Patriote errant.

D'hier à aujourd'hui, les Bozo de nos rues et des chemins de campagne ont lancé des rimes et des pleurs au vent. Par-delà les aumônes tendues de haut en bas, on gagnerait tous — eux dans leur dignité, nous dans notre connaissance du monde — à ralentir le pas et à soudain tendre l'oreille, juste pour les écouter.

otremblay@ledevoir.com

Bozo

Paroles et musique de Félix Leclerc

Dans un marais
De joncs mauvais
Y avait
Un vieux château
Aux longs rideaux
Dans l'eau

Dans ce château
Y avait Bozo
Le fils du matelot
Maître céans
De ce palais branlant

Par le hublot
De son château
Bozo
Voyait entrer
Ses invités
Poudrés

De vieilles rosses
Trainant carrosse
Et la fée Carabosse
Tous y étaient
Moins celle qu'il voulait...

Vous devinez
Que cette histoire
Est triste à boire
Puisque Bozo
Le fou du lieu
Est amoureux

Celle qu'il aime
N'est pas venue
C'est tout entendu
Comprenez ça
Elle n'existe pas...

Ni le château
Aux longs rideaux
Dans l'eau
Ni musiciens
Vêtus de lin
Très fin

Y a que Bozo
Vêtu de peau
Le fils du matelot
Qui joue dans l'eau
Avec un vieux radeau

Si vous passez
Par ce pays
La nuit
Y a un fanal
Comme un signal
De bal

Dancez, chantez
Bras enlacés
Afin de consoler
Pauvre Bozo
Pleurant sur son radeau...



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Ils seraient un peu plus de 3000 à Montréal sans feu ni lieu.

Dessine-moi un spectacle

Fort de ses années de rencontres avec les jeunes, Tristan Demers leur prépare un spectacle interactif qui stimulera l'imagination

MANON DUMAIS

Depuis 30 ans, Tristan Demers rencontre de 35000 à 40000 jeunes dans les écoles et les salons du livre afin de leur transmettre sa passion pour la bédé et stimuler leur imagination. À 43 ans, fort de cette expérience, le bédéiste foulera les planches du Monument-National où il proposera aux 7 à 12 ans *On dessine!*, spectacle hybride interactif et premier *one-man-show* de sa prolifique carrière.

« Je travaille beaucoup sur le principe d'une ligne, un punch, explique Tristan Demers, rencontré dans son atelier qui ressemble à une chambre d'ado. Avec les enfants, mon delivery est très stand-up; on rigole, on est dans la caricature instantanée, on transforme les choses. J'avais envie de raconter une histoire. Avec mon agente, Dominique Lemieux, on s'est dit qu'on pourrait structurer ce que je présente dans les écoles pour lui donner un aspect show, qu'on sorte de la bédé et du gars qui a un Sharpie et un pad, aller vers quelque chose de plus éclaté. On flushe donc tout le volet pédagogique et on ne garde que le ludique, car c'est Noël, alors on rigole. »

Gargouille et compagnie

Au moment de l'entrevue, Tristan Demers venait de terminer l'enregistrement de *Transformatruc*, une série de

65 capsules d'un quart d'heure qui sera présentée dès le dimanche 10 janvier sur ICI Radio-Canada Télé. Celui qui se définit comme un gars de marketing et un communicateur de la bédé avait un horaire si chargé au cours des dernières semaines qu'il n'avait même pas encore pu rencontrer la scénographe de ce spectacle mis en scène par Louis-Carl Tremblay.

« C'est en train de prendre forme, on est dans les répétitions. Je pense que ça va être ben le fun. Cela dit, je n'arrive pas sur une plateforme en faisant des pirouettes en collants. Il n'y a pas de pétards, je ne suis pas un clown. Le spectacle se passe dans l'imaginaire des enfants et sur papier. Je converse avec mes personnages qui apparaissent sur écran. Ils nous emmènent dans une enquête sur une bestiole d'Amazonie croqueuse de bédés rapportée par Super Mémé. Pour mettre la main dessus, il faut inventer une histoire avec les jeunes, créer, transformer les éléments, travailler avec les formes géométriques. C'est là qu'on rejoint un peu ce qu'on fait dans les capsules Dessinatruc. »

Personnage ayant propulsé Tristan Demers sur la planète bédé, Gargouille interviendra durant le spectacle afin de faire progresser l'enquête: « Gargouille a fêté ses 32 ans; c'est ma relation la plus stable, lance-t-il à la blague. A



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Tristan Demers se définit comme un gars de marketing et un communicateur de la bédé.

l'époque, les médias ont joué sur le fait que j'étais jeune. Aujourd'hui, avec les réseaux sociaux, je suis sûr qu'on pourrait trouver plein d'ados de 12 ans qui se font des bandes dessinées photocopiées. »

Reconnecter avec son imaginaire

En 30 ans de tournée, Tristan Demers a pu constater que l'imaginaire des jeunes se dégradait: « Pourquoi faire semblant dans une ruelle qu'une branche est une épée quand tu

peux en acheter une qui allume au Dollarama? Je le vois dans les écoles, les jeunes ne jouent plus dehors; ils sont dans un mode de réception, toujours devant l'écran. Avec mon crayon de feutre et mon papier, il a fallu que je me batte parce que j'avais presque l'air ringard. »

Devant la situation, Demers ne baisse pourtant pas les bras. Animé d'une passion contagieuse, il n'hésite pas à stimuler l'imaginaire des jeunes en les sortant de leur zone de confort. « La bédé que

je fais est un prétexte pour donner le goût aux enfants de se dépasser dans la créativité, pour les rebrancher avec le plaisir d'imaginer les choses. Il y a quelque chose de démocratique dans le dessin. Ce n'est pas vrai que tous les enfants du monde entier ont des iPad. Le dessin, c'est un moyen de communiquer qui est formidable, peu importe la langue. Un peu comme la musique, le dessin est un art rassembleur. »

Souhaitant que petits et grands (re)découvrent le plai-

« Il y a quelque chose de démocratique dans le dessin. Ce n'est pas vrai que tous les enfants du monde entier ont des iPad. Le dessin, c'est un moyen de communiquer qui est formidable, peu importe la langue. »

Le Devoir

ON DESSINE!

Les 27, 28 et 29 décembre au Studio Hydro-Québec du Monument-National

#JaideCIBL

Parce que CIBL encadre et forme plus de 225 artisans-bénévoles par année

www.haricot.ca

CULTURE › MUSIQUE

2015 EN MUSIQUE

La bataille du *streaming*, les festivals dans le rouge... et quelques disques phares

Hello Adele, bonjour les millions!

Ça ne pouvait pas rater, l'industrie du disque y jouait son année fiscale. Chacun sa guerre des étoiles, et la mise en marché de *25*, l'album des 25 ans d'Adele Laurie Blue Adkins, a été préparée comme une invasion de planète. Fallait créer l'événement avant l'événement, et ce fut *Hello*, ballade imparable et clip en forme de court-métrage dramatisé par notre Xavier Dolan. En un seul jour d'octobre, ça cliqua 28 millions de fois, et le compte à rebours amorçait son tic-tac inexorable vers le triomphe. Le reste du plan de match était presque superflu: l'émission *Adele at the BCC*, le passage à *Saturday Night Live*, le seul et unique spectacle au Radio City Music Hall. Le 20 novembre arriva, les 55 à 65 ans piétinèrent les jeunes dans les magasins, et ce fut le grand *vlan!* dans les records de tous les temps: 3,5 millions d'exemplaires rien qu'aux États la première semaine, on en est à 15 millions dans le monde. Et il reste encore le *Boxing Day*.

Sylvain Cormier



VIRGINIA SHERWOOD/NBC VIA ASSOCIATED PRESS

La mise en marché du nouvel album d'Adele a été préparée comme une invasion de planète.

Les Beatles tout le temps

C'est fou mais ce n'est jamais tout. Cette année comme les précédentes, l'actualité des p'tits gars de Liverpool — morts ou vivants — ne connaît pas la péremption. Paul McCartney a rempli des stades, Ringo Starr son lot de salles avec son énième All-Starr Band (y compris un soir au Saint-Denis). Le même Paul a intronisé le même Ringo au Rock and Roll Hall of Fame; la première batterie Ludwig de l'ère de gloire a été achetée pour deux p'tits millions par un proprio d'équipe de football. Les portefeuilles moins garnis n'ont pas été moins épargnés: entre autres rééditions diverses et livres essentiels (la saga Apple, le splendide *Photographs* de Ringo), c'est le coffret *Beatles 1+*, avec ses 50 clips restaurés et ses 27 succès remixés, qui aura fait frémir les fans qui n'en espéraient pas tant. Notez qu'au milieu de l'été, il y a eu les Rolling Stones sur les Plaines. Ainsi va la vieille rivalité: pas question de céder un micron, encore moins le micro.

S.C.

L'incontournable disque de Kendrick Lamar

«*Every nigger is a star*», entend-on au tout début du disque *To Pimp a Butterfly*, du rappeur américain Kendrick Lamar. Voilà un échantillon d'une pièce de Boris Gardiner (1973), elle-même inspirée d'un titre de Sly and the Family Stone, *Everybody Is a Star*. Ce dernier morceau est aussi échantillonné en introduction du disque *The Tipping Point* (2004), de The Roots, champion du rap américain. Voyez la profondeur du travail musical de Lamar et de son équipe? Le jeune musicien de 28 ans offre ici quelque chose comme un film musical, avec des saynètes, des personnages et du bruitage. Il y fait le portrait de la situation des Afro-Américains tout en leur donnant de l'espoir. C'est rap, mais pas vraiment, car on plonge dans le funk, le soul, le jazz, le spoken word, la musique progressive. C'est Ornette Coleman qui rencontre King Crimson quelque part dans Compton. Lamar sait tout, nous dit-il sur le disque, et on a tendance à le croire en écoutant *To Pimp a Butterfly* pour une 18^e fois. Un album tout en écho avec les manifestations de Baltimore qui ont marqué 2015.

Philippe Papineau



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Cette année Leloup aura été celle où l'homme a marché du même pas dans la rue et sur les scènes.

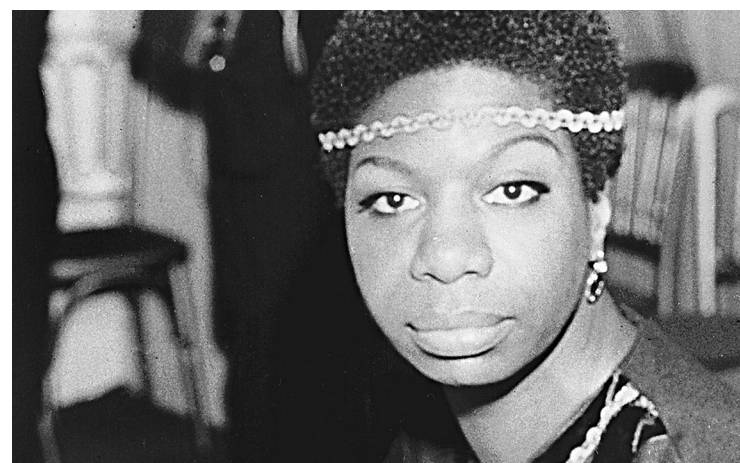
sés, et tenteront de s'aider mutuellement en créant une «*destination chanson-fleuve*», et en harmonisant leurs dates pour se rendre plus intéressants aux yeux des touristes mélomanes d'ici et surtout d'ailleurs.

P.P.

Ta photo, tes droits

La pratique n'est pas nouvelle, mais son ridicule s'est avéré encore plus frappant cette année. Les grands artistes de la pop et du rock ont mené la vie dure aux photographes de presse cet été en demandant à ces maîtres du cadrage et de la lumière de céder de façon abusive les droits des images capturées pendant les concerts. Le tollé est d'abord venu par Taylor Swift, mais la chanteuse a par la suite fait marche arrière. Puis un nouvel enjeu du même acabit a aussi eu lieu au Festival d'été de Québec, où les Foo Fighters désiraient approuver les photos, en plus de se les approprier, et empêcher les médias de s'en servir plus qu'une fois. Les médias présents ont décidé de contourner les règles. Alors que *Le Devoir* a choisi de prendre en photo la foule présente au concert, *Le Journal de Québec* a diffusé une image prise de l'extérieur du site avec un puissant téléobjectif. *Le Soleil*, lui, a eu la bonne idée de troquer la photo pour une illustration de Francis Desharnais.

P.P.



ASSOCIATED PRESS

Avec *What Happened, Miss Simone?*, Netflix a lancé un programme de documentaires musicaux.

On a marché avec Leloup

«*Il est trop tard pour te refaire; retour au concessionnaire*», se rime à lui-même Jean Leloup dans *Paradis City*, chanson-titre de l'album sorti fin janvier. La vérité, c'est qu'une fois les démons dément dévisagés, tout redevient possible, et d'abord chanter la mort en souriant parce qu'on se sent très vivant. En cela, cette année Leloup aura été celle où l'homme a marché du même pas dans la rue et sur les scènes, enfin lui-même tout le temps et pas mécontent. Dans les entrevues pour l'album, chaque soir de sa série avec orchestre au Métropolis (toutes générations présentes et extatiques), dans le numéro d'intro et au podium du gala de l'ADISQ, en dansant dans l'escalier de *Tout le monde en parle*, en totale liberté dans



SCOTT ROTH/INVISION/ASSOCIATED PRESS

Kendrick Lamar fait le portrait de la situation des Afro-Américains tout en leur donnant de l'espoir.

internationale de l'industrie phonographique, en 2014, 41 millions de personnes dans le monde payaient pour un service musical en ligne, comparativement à 28 millions en 2013. Mais le milieu semble se resserrer. En novembre, par exemple, Pandora a fait l'acquisition de Rdio pour 75 millions de dollars. Apple a fermé son service Beats, et des experts américains croient qu'à la longue, d'autres joueurs seront rachetés ou fermeront boutique. Qui saura tirer son épingle d'un marché en forte mutation?

P.P.

Festivals en alerte rouge

Il suffit d'être allé une fois au Festival en chanson de Petite-Vallée, en Gaspésie, et au Festival de la chanson de Tadoussac, de l'autre côté du Fleuve, pour comprendre leur importance pour ces localités. Mais les éditions 2015 des deux événements se sont terminées avec un appel à l'aide des patrons respectifs de ces festivals. À Tadoussac, Charles Breton se sentait à bout de souffle, et à Petite-Vallée, Alan Côté, d'un naturel optimiste, redoutait sérieusement le naufrage en raison d'un déficit de 275 000 \$ sur un budget total d'environ 1,5 million. La ministre de la Culture, Hélène David, avait promis de se pencher sur cette question à l'automne, mais sa future politique culturelle ne sera discutée qu'à la session d'hiver. Tadoussac et Petite-Vallée ne sont pas restés les bras croi-

Quand Netflix raconte la musique

What Happened, Miss Simone? Il est arrivé ceci, en 2015: la chaîne de visionnement en flux continu Netflix, en produisant un film exceptionnel, réalisé par Liz Garbus, liant documents d'archives remuants et entrevues pertinentes, a permis à un public non initié de découvrir la grande chanteuse, musicienne et activiste. A suivi *Keith Richards: Under the Influence*, portrait un brin complaisant mais très centré sur la musique et les influences musicales de l'incredible guitariste des Rolling Stones. Les médias en ont parlé, les téléspectateurs ont été ravis: Netflix va continuer de produire... et de diffuser. Présentés dans les salles obscures d'abord avant d'aboutir à Netflix, on a eu droit aux parcours troubles d'une Amy Winehouse (*Amy — The Girl Behind The Name*) et d'un Kurt Cobain (*Cobain — Montage of Heck*). *Janis: Little Girl Blue*, à propos de Janis Joplin, vient de prendre l'affiche en salle. Et si Netflix était l'avenir du documentaire musical?

S.C.

L'hommage, avec ou sans crémage

On décerne désormais un Félix «album de l'année — réinterprétations», ce qui veut dire que c'est devenu un genre à part entière. Pour le meilleur et le pire. Souvent sur le même disque. Jugez-en par le Pag revisité, où un Patrice Michaud jouant d'audace (*Les bombes*, façon piano électrique) côtoie surtout du copié-collé: pas facile de s'approprier la pop parfaite des années 1970 de Michel Pagliaro. À l'opposé, les airs très marqués par la manière et les manières d'une Diane Dufresne ont été libérés par les nouvelles interprétations des Marie-Pierre Arthur, Catherine Major, Ariane Moffatt pour l'album-hommage à la diva. Cela étant, le constat demeure: ça se multiplie. C'était déjà la tartine des rares émissions variétés à la télé, mais on a senti en 2015 que ces disques collectifs — et les spectacles qui en sont décantés dans les festivals —, sont devenus la valeur refuge d'une industrie fragilisée. Où les créateurs continuent pourtant de créer.

S.C.

Péladeau lance son « En français! »

On dirait que l'événement s'est produit il y a des années, mais c'est le 29 janvier dernier, pendant l'événement Quartiers d'hiver à Rouyn-Noranda, que Pierre Karl Péladeau a lancé son désormais célèbre «*En français!*» pendant le spectacle du groupe montréalais Groenland. M. Péladeau avait créé un malaise dans la salle abitibienne en demandant quatre fois plutôt qu'une que le groupe chante un morceau dans la langue de Molière, alors que la formation menée par Sabrina Halde et Jean-Vivier Lévesque (le fils de Raymond Lévesque) n'avait que des titres anglophones sur son premier et unique disque. Qui sait, peut-être que le prochain album de Groenland aura un petit quelque chose pour PKP?

P.P.

Gloire et concentration du streaming

Ça brasse dans le monde du *streaming* musical, aussi appelé «musique diffusée en flux continu». Les derniers mois ont vu la création d'Apple Music (qui a annoncé en octobre avoir attiré 6,5 millions d'abonnés) et le rachat par Jay Z du service Tidal, qui s'ajoute à Spotify, Deezer et autres Google Play Music. Selon la Fédération

S.C.

CULTURE › CINÉMA

MOMENTS FORTS

SUITE DE LA PAGE E 1

Le plan-séquence de l'année

L'ouverture de *Spectre* de Sam Mendes, le dernier *James Bond*, à Mexico, façon Inárritu. Daniel Craig laissant là sa conquête pour partir sur les toits de la ville trucidant un vilain, avec maison qui s'écroule; le tout sur fond surréaliste de fête des Morts, de Mexicains masqués, à travers un défilé de squelettes allégoriques et de Frida Kahlo démultipliée, sans coupes, bravo! La scène d'introduction devient plus capitale que jamais dans les *James Bond*. Après celle-ci, on peut se tirer du film.

O.T.

Le duo de copains de l'année

Michael Caine et Harvey Keitel dans *Youth* de Paolo Sorrentino. Le film peut irriter par sa surenchère d'effets esthétiques et sa distribution résolument « all stars », dans une Suisse alpine qui ne parle qu'anglais, mais... vive ce tandem de potes octogénaires, formé par le Britannique Michael Caine et l'Américain Harvey Keitel. Leurs répliques cyniques ou nostalgiques, la complicité vite installée entre deux grands interprètes pour la première fois réunis se croquent comme des bonbons acidulés.

O.T.

Le monologue le plus mémorable

Prostrée dans une chapelle désertée, Lady Macbeth, dans *Macbeth* de Justin Kurzel, livre un plaidoyer halluciné. Le froid ambiant rend sa peau diaphane encore plus blanche. Serait-elle d'ores et déjà morte? Ses grands yeux mouillés de larmes amères, elle regarde devant elle, l'air hanté. Assis en face, un enfant la fixe en retour. Est-ce celui que la souveraine a perdu, ou s'agit-il plutôt de l'un de ceux que son mari a envoyés au bûcher? Pour Lady Macbeth, libération rimera avec damnation.

F.L.

Le retour le plus attendu

Il y a bien longtemps, en 1977, dans une galaxie lointaine, très lointaine, le public fit la connaissance de Luke Skywalker, de la princesse Leia et de Han Solo. Dans son univers régi par la Force, laquelle est utilisée pour le bien par les Jedi et pour le mal par les Sith, cet improbable trio composé d'un aspirant Jedi, d'une diplomate intrépide et d'un contrebandier fort en gueule vint à bout de maints dangers à l'issue desquels ledit public les adopta. Trente ans après leur troisième aventure, ce ne sont pas des personnages que l'on retrouve dans *Star Wars*, mais de vieux amis.

F.L.



La réplique tire-larmes

Il suffit parfois d'une seule scène pour illuminer un film et en révéler toute sa pertinence. Dans *Les êtres chers*, Anne Emond atteint cette grâce lors d'un superbe moment d'intimité entre une petite fille et sa grand-mère. Âmes meurtries après deux suicides qui ont marqué la vie de leur famille, la première demande à la seconde pourquoi il faut vivre. « Pour voir vieillir ceux qu'on aime », lui répond Louise Turcot, ici d'une fragilité extrême. En peu de mots, avec délicatesse, tout est dit.

A.L.

Splendeurs et misères de la vulgarité

L'été apparaît parfois comme la saison de la désinvolture débiliteuse. Or, la vulgarité peut aussi être un art, et certains le maîtrisent mieux que d'autres. Avec *Ted 2*, tous les espoirs étaient permis, mais Seth MacFarlane a déçu, et devrait songer à un retour à la télévision. Pour une cascade de rires, il a fallu compter sur les artisans de *Vacation*, revisitant une célèbre série de comédies où la bêtise se porte avec panache. Merci au duo Ed Helms et Christina Applegate de ne reculer devant rien.

A.L.

L'enfance volée

Trois films puissants illustrent les ravages provoqués dans l'entourage d'un enfant victime d'enlèvement et d'agression: *Room: le monde de Jack* de Lee Abrahamson, où l'on découvre le monde à travers les yeux de gamin de cinq né en captivité; *Les démons* de Philippe Lesage, incursion dans l'esprit d'un garçon hy-



Dans le sens des aiguilles d'une montre: des scènes de *Spectre*, *Macbeth* et *Ville-Marie*.

persensible à l'affût de tous les dangers; et *Chorus* de François Delisle, réflexion sur le deuil où l'amour triomphe sur l'horreur. Un triptyque dérangeant.

M.D.

Je me fais mon cinéma

Et s'il n'y avait pas que la musique pour adoucir les mœurs? Dans *Ville-Marie*, Guy Édoin transforme Monica Bellucci en star platine qui

joue sa vie dans un mélo évoquant Sirk et Almodóvar. Troublant documentaire de Crystal Moselle, *The Wolfpack* s'intéresse à une fratrie faisant des remakes des films de Tarantino afin d'échapper à sa triste réalité. Avec ses héros tournant des pastiches de classiques américains, *Me and Earl and the Dying Girl* d'Alfonso Gomez-Rejon s'avère une vibrante lettre d'amour au cinéma.

M.D.

#1 AU BOX OFFICE 2015 EN FRANCE!

DANIEL TORDJMAN ET JÉRÔME SEYDOUX PRÉSENTENT

KEV ADAMS JEAN-PAUL VANESSA WILLIAM AUDREY ERIC MICHEL
ADAMS ROUVE GUIDE LEBGHIL LAMY JUDOR BLANC



« SPECTACLE ASSURÉ »

LE PARISIEN

« UNE COMÉDIE À SAVOURER EN FAMILLE »

TV GRANDES CHAINES

« ALADIN, OU COMMENT REPRENDRÉ LE FLAMBEAU DE ASTÉRIX & OBÉLIX : MISSION CLÉOPÂTRE »

ILLIMITÉ



PARIS MATCH



LES NOUVELLES AVENTURES
ALADIN
UN FILM DE ARTHUR BENZAQUEN



AU CINÉMA DEMAIN!

CINÉPLEX DIVERTISSEMENT
QUARTIER LATIN

CINÉMA Beaubien
2205, Boulevard E. 721-6990

MÉGA-PLEX GUZZO
PONT-VIAU 16

VERSION FRANÇAISE
CINÉMA CAPITOL
DRUMMONDVILLE

LE TAPIS ROUGE



www.azfilms.ca

Se casser la tête

CONCUSSION (V.F. : COMMOTION)

★ ★ 1/2

Drame de Peter Landesman. Avec Will Smith, Gugu Mbatha-Rau, Alec Baldwin, Adele Akinnuoye-Agbaye. États-Unis, 2015, 123 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

« If I don't speak for the dead, who will? » déclare de sa voix douce le médecin légiste et neuropathologiste Bennet Omalu dans *Concussion*, le récit de ses recherches et de ses combats ayant d'abord fait l'objet d'un article signé Jeanne Marie Laskas dans le magazine *GQ*. Car affronter la puissante National Football League (NFL) relève quasiment de l'insouciance, surtout lorsqu'il s'agit de lui faire admettre que ce sport aux contacts robustes peut grandement affecter la santé et le cerveau des joueurs au point de les ruiner, les pousser à l'itinérance, voire au suicide.

Autrefois journaliste d'enquête, Peter Landesman s'est transformé en scénariste (*Kill the Messenger*) et en cinéaste (*Parkland*), réunissant dans *Concussion* toutes ses passions, dont celle de la dénonciation virulente. Et il ne pouvait trouver héros plus éduquant que cet homme bardé de diplômes, originaire du Nigeria, fantasmant sur l'Amérique au

point d'en être aveuglé de naïveté, ne regardant jamais la télévision, et encore moins le football. Sans compter que, oui, il parle aux morts avant de les disséquer à la morgue de Pittsburgh, cette ville parmi tant d'autres où les footballeurs sont considérés comme des dieux, sauf s'ils vivent dans leur voiture et ressemblent à des clochards...

En scrutant finement des cerveaux, payant de sa propre poche son zèle de chercheur,

Dans un souci évident d'éduquer les masses, Peter Landesman aménage de multiples moments pédagogiques

les découvertes d'Omalu vont ébranler les colonnes du temple, ainsi que ses propres convictions patriotiques. Il sera vite entouré d'alliés circonstanciels et d'ennemis imposants, souvent défendus par des acteurs de renom (Albert Brooks, Alec Baldwin, Luke Wilson, Paul Reiser) qui ne font parfois que passer, avec en prime une romance d'une pudeur digne des années 1950. Ces satellites mettent ainsi en lumière l'importance de ce héros incarné par Will Smith avec déférence, mais si lisse, si parfait qu'il en devient ennuyeux avec tous ses discours lénifiants.

Dans un souci évident d'éduquer les masses, et de secouer leur idolâtrie pour ce sport trop souvent assimilé à une religion, Peter Landesman aménage de multiples moments pédagogiques pour bien faire comprendre les enjeux médicaux et psychologiques du fléau des commotions cérébrales. La charge apparaît parfois bien lourde, rarement entrecoupée d'instant de pur cinéma, sauf les parties de football transformées en chorégraphies dangereuses où le monteur William Goldenberg (oscarisé pour *Argo*) s'en donne à cœur joie avec cet alignement infini de coups à la tête.

Véritable pari que d'offrir *Concussion* en pâture pendant la période des Fêtes, ce choix n'a rien de hasardeux tant la figure de Bennet Omalu, dont la bataille demeure inachevée malgré les preuves accumulées, arbore des airs messianiques. Pour un acteur comme Will Smith cherchant un second souffle et un ticket pour la haute saison des grands prix de cinéma, ce personnage constituait davantage un gage de sûreté qu'une périlleuse gageure. On ne change pas les mœurs de la NFL si facilement. Ni celles d'Hollywood.

Collaborateur
Le Devoir



Tout au long du film, le personnage de Bennet Omalu, joué par Will Smith, est entouré de ses alliés et ses ennemis qu'interprètent des acteurs de renom, dont Alec Baldwin.

COLOMBIA

CINÉMA

Joy et allégresse

Et de trois pour le cinéaste David O'Russell et l'actrice Jennifer Lawrence

JOY (V.O. ET V.F.)

★★★1/2

Réalisation : David O'Russell. Avec Jennifer Lawrence, Robert De Niro, Virginia Madsen, Isabella Rossellini, Diane Ladd, Bradley Cooper. États-Unis, 2015, 124 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Vous connaissez Joy Mangano? A moins que les infopublicités comptent parmi vos émissions de télévision favorites, probablement pas. Il se trouve qu'en 1990, cette jeune divorcée, mère de trois enfants, inventa... la Miracle Mop, une serpillière tellement ingénieuse qu'elle fit la fortune de sa créatrice, qui devint dans la foulée une véritable sensation sur la chaîne Home Shopping Network. Très (très) librement inspiré de la vie de cette entrepreneure partie de rien, Joy marque la troisième collaboration entre le réalisateur David O'Russell et la comédienne Jennifer Lawrence. De nouveau, le courant passe drôlement bien entre ces deux-là.

L'action se déroule dans une ville non identifiée aux allures de Long Island, quelque part vers la fin des années 1980. Dans une grande maison déla-

brée, Joy (Lawrence) veille sur sa famille hautement dysfonctionnelle avec force courage et patience. Au rez-de-chaussée, sa mère alitée (Virginia Madsen) regarde en boucle un feuilleton télévisé (drôle à hurler). Au sous-sol, son ex-mari (Edgar Ramirez), un aspirant chanteur, et son père (Robert De Niro), un amoureux en série largué à répétition, se regardent en chiens de faïence. Et c'est sans compter cette sœur envieuse... Heureusement que la marmaille de Joy ne lui cause aucun souci.

Néanmoins, habituée qu'elle est depuis l'adolescence de s'occuper de tout le monde sauf d'elle-même, Joy, une ancienne première de classe, a mis tous ses rêves de côté. Des rêves que sa grand-mère (Diane Ladd) la pousse régulièrement à dépoussiérer.

Jadis une enfant allumée prompt à construire et inventer, Joy fait un jour exactement cela.

Empruntant les crayons à colorier de sa fille, la voilà obnubilée par cette idée un peu saugrenue d'une serpillière superabsorbante qu'on n'aurait pas besoin de toucher pour l'essorer et la laver. Avec un prêt de la nouvelle flamme de son père (Isabella Rossellini), Joy se lance.



20TH CENTURY FOX

Jennifer Lawrence n'en finit plus d'impressionner avec un registre apparemment illimité.

Rapide, la montée sera comme il se doit suivie d'une chute vertigineuse avant le triomphe ultime.

Délicieuse excentricité

Ce qui est formidable avec le plus récent film de David O'Russell, c'est son approche amplifiée du réel, qu'il s'agisse d'un recours à des réveries surréalistes lors desquelles Joy plonge dans le roman-sa-

von de sa mère, ou encore de la direction d'acteurs décalée qui induit, de par son homogénéité cohésive, une impression de petit monde en vase clos. Comme dans ses précédents *Le bon côté des choses* (qui valut un Oscar à Jennifer Lawrence) et *Arnaque américaine* (pour lequel elle fut nommée), le cinéaste cisèle des dialogues denses conçus pour se chevaucher à la livraison (façon Ro-

bert Altman), et auxquels une brillante distribution confère un cachet naturel.

Domage que le scénario tende à s'éparpiller au troisième acte, avec par exemple cet épilogue à l'issue duquel on revient au dénouement qui l'a précédé: un ajout particulièrement inutile. Joy, à l'instar d'auteurs d'*Arnaque américaine*, s'avère ainsi moins ramassé que *Le bon côté des choses*.

Toutefois, l'ensemble séduit, ne serait-ce que par sa délicieuse excentricité, une qualité du reste inhérente au travail récent de David O'Russell, qui a réussi à se réinventer après un long passage à vide professionnel.

Plus qu'une muse

À cet égard, nul doute que sa rencontre avec Jennifer Lawrence a contribué à cette résurgence artistique. Bien davantage qu'une simple muse, elle est devenue une collaboratrice indispensable. En effet, la jeune *superstar* n'en finit plus d'impressionner avec un registre apparemment illimité, mais surtout avec cette capacité rarissime à ne jamais donner l'impression qu'elle joue, mais qu'elle est (voir aussi *Winter's Bone*, pour lequel elle décrocha sa première nomination aux Oscars). Tout d'abord, elle comprend manifestement le ton inusité qui prévaut dans le cinéma de David O'Russell.

Telle Joy Mangano présidant avec poigne et bienveillance aux destinées de son clan, Jennifer Lawrence domine, souveraine, l'univers cinématographique de David O'Russell.

Le Devoir



PARAMOUNT

Steve Carell donne le ton, jouant les cassandres de la finance.

La poésie des subprimes

THE BIG SHORT (V.F. : LE CASSE DU SIÈCLE)

★★★1/2

Comédie dramatique d'Adam McKay. Avec Christian Bale, Steve Carell, Ryan Gosling, Brad Pitt. États-Unis, 2015, 131 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

The Big Short s'apparente à un film catastrophe, mais vous ne verrez aucune tour s'écrouler, aucune foule courir dans tous les sens, à peine quelques larmes versées par des personnages en impeccables complets trois-pièces. De plus, Adam McKay, un petit roi de la comédie (*Talladega Nights*, *Anchorman*, *The Other Guys*), n'a rien perdu de son humour en illustrant la tragique débâcle financière de 2008, ou plutôt les nombreux signes précurseurs de la tempête économique du siècle.

Pour des millions de propriétaires et de travailleurs américains, ce dérèglement du système bancaire – par des bonzes qui ne cessent de supplier les gouvernements de relâcher les contrôles... – fut synonyme de faillites et de chômage; l'essayiste Michael Lewis a d'ailleurs décortiqué avec succès la mécanique de cette bulle immobilière. Or, malgré l'ampleur des dommages, et l'impact majeur sur les finances publiques de plusieurs pays, car le Canada n'y a pas totalement échappé, sommes-nous devant un sujet éminemment cinématographique?

Belle insolence

McKay a relevé le défi en adaptant ce bouquin, y insufflant une belle insolence destinée à ceux et celles que la littérature financière rebute, sachant que le contingent est imposant. Par ailleurs, *The Big Short* témoigne à nouveau du génie révisionniste d'Hollywood en célébrant l'audace de banquiers, de conseillers financiers, de pe-

tits investisseurs ou de rois de la finance convertis à la simplicité volontaire, somme toute assez peu nombreux, qui ont compris avant les autres qu'offrir du crédit hypothécaire à tous les vents provoquerait un véritable tsunami économique. La suite n'allait pas leur donner tort, et certains s'en mettront plein les poches.

Cet aréopage de visionnaires cyniques évolue parfois dans des mondes parallèles, se croisant le temps d'une conférence ou d'une rencontre au sommet, tous survoltés, caractériels, lunatiques, névrosés et opiniâtres. À ce jeu, Steve Carell donne le ton, conserve de part en part cette énergie revancharde, jouant les cassandres de la finance, suivi de près par un Christian Bale dans une exécution quasi autiste (eh oui, encore...), décorant de multiples colonnes de chiffres sur fond de heavy metal pour mieux y voir clair, même avec un œil de verre.

Ces deux énergumènes, et tous les autres à leur suite (Ryan Gosling en banquier sorti des pages du dernier *GQ*, Brad Pitt en dalaï-lama exilé de Wall Street), sont observés comme des rats de laboratoire, McKay imposant un rythme frénétique et une approche visuelle oscillant entre le documentaire politique et la télé-réalité voyeuriste. D'où les *jump cuts*, les plans excédant rarement quelques secondes, les regards adressés à la caméra et les multiples apartés à la fois ludiques et pédagogiques pour expliquer des termes aussi poétiques que «subprimes» ou «collateralized debt obligations».

The Big Short fait le pari qu'une tragédie financière possède un évident potentiel de séduction commerciale. Parlez-moi d'une démarche cohérente à la sauce typiquement capitaliste.

Collaborateur
Le Devoir

Et vogue le kayak

COMME UN AVION

★★★1/2

Comédie de Bruno Podalydès. Avec Bruno Podalydès, Sandrine Kiberlain, Agnès Jaoui, Vimala Pons. France, 2015, 105 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les films de Bruno Podalydès sont rarement hilarants ou larmoyants, baignant le plus souvent dans un climat mélancolique et indolent (*Dieu seul me voit*, *Bancs publics*), s'inspirant parfois de romans un peu surannés comme ceux de Gaston Leroux (*Le mystère de la chambre jaune*). On dira du cinéaste qu'il apparaît décalé, et l'homme y verra un hommage.

Pour découvrir la manière Podalydès, rien de mieux que de prendre un ticket pour *Comme un avion*, une fantaisie à son image, parfois poussée à son paroxysme dans cette description d'une crise de la cinquantaine où les débordements émotifs sont rares. Cette quiétude émane d'abord de la figure centrale du film, incarnée par le cinéaste lui-même, acteur à ses heures, le plus souvent effacé contrairement à son frère Denis, pour une rare fois relégué à un second rôle dans son cinéma.

Michel, infographiste insatisfait (d'à peu près tout), traverse son existence à moto, mais il ne rêve que d'aviation, sans pour autant se secouer afin de prendre son envol. À la faveur d'une

discussion sur les palindromes, ces mots lus aussi bien à gauche qu'à droite, «kayak» devient pour lui une illumination. Peu importe qu'il ne connaisse rien à la navigation fluviale, comme le souligne sa charmante épouse (la non moins charmante Sandrine Kiberlain), l'homme prendra ses rames, et une tonne d'équipement inutile, pour, dit-il, rejoindre la mer. Il fera quelques dizaines de kilomètres, mais aura surtout la chance d'accoster devant une auberge tenue par une veuve broyant parfois du noir (voluptueuse Agnès Jaoui) et sa jolie serveuse (Vimala Pons). Michel ne devait y passer qu'une seule nuit, mais toutes sortes de situations incongrues, et même un excès d'absinthe, vont l'immobiliser dans ce lieu paradisiaque qui le force à tout remettre en question.

Cette prise de conscience n'aura rien d'une prise de tête. Podalydès aligne les scènes intimistes et burlesques avec la même délicatesse, faisant de son personnage un philosophe du quotidien, parfois ahuri, parfois indifférent, rigolo sans faire de grossières pitreries. Il lui suffit de débarquer au milieu d'un repas, de se réveiller en pleine nuit ou de découvrir l'efficacité de syntoniser France Culture et ainsi chasser les moustiques (eh oui...) pour saisir le monde d'une autre façon. Peu doué pour les nouvelles technologies, celles-ci deviendront un révélateur de sa situation conjugale; à ce



FUNFILM

Comme un avion est un curieux voyage immobile dans une enclave champêtre aux contours quasi irréels.

chapitre, mieux vaut ne pas en dire davantage.

Curieux voyage immobile dans une enclave champêtre aux contours quasi irréels, *Comme un avion* multiplie les échappées fantaisistes pour célébrer le pouvoir des rêves, et de l'exotisme à deux pas de chez soi. Cet antihéros ne se prive jamais d'en être la vedette, plantant dans les airs ou rencontrant un vieux pêcheur

grincheux ressemblant à Pierre Arditi, «mais en moins sympa», et joué par Pierre Arditi!

Si toutes les crises existentielles provoquées par l'âge dégageaient autant d'insouciance, nul doute que plusieurs n'hésiteraient pas à les vivre comme dans un film de Bruno Podalydès. Ou partiraient en kayak.

Collaborateur
Le Devoir

BRUNO PODALYDÈS SANDRINE KIBERLAIN AGNÈS JAOUÏ VIMALA PONS

★★★★★ « COMME UN AVION VOLE HAUT. AU SOMMET DE LA COMÉDIE FRANÇAISE. » LE NOUVEL OBSERVATEUR

★★★★★ « UN MOMENT DE PUR BONHEUR CINÉMATOGRAPHIQUE QUI DONNE DES AILES. » TÉLÉ 7 JOURS

Comme un avion

LA NOUVELLE COMÉDIE DE BRUNO PODALYDÈS

AVEC LA PARTICIPATION DE DENIS PODALYDÈS MICHEL VUILLERMOZ JEAN-NOËL BROUÏT PIERRE ARDITI

DÈS LE VENDREDI 25 DÉCEMBRE CINÉMA BEAUBIEN (2396, Beaubien E, 514-712-0960) LE FILM LE CLAP

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRE DES CINÉMAS

LE DEVOIR métropole

GAGNEZ L'UN DES 50 LAISSEZ-PASSER DOUBLES POUR ASSISTER À LA PREMIÈRE DU FILM

GRAND PRIX FESTIVAL DE CANNES

NOMINATION AUX GOLDEN GLOBES MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

OSCAR® 2016 REPRESENTANT DE LA HONGRIE

LE FILS DE SAUL

UN FILM DE LÁSZLÓ NEMES

LE LUNDI 11 JANVIER 19H AU CINÉMA BEAUBIEN (2396 rue Beaubien E.)

POUR PARTICIPER, VISITEZ LE concourismetropolefilms.com

La promotion aura lieu sur le site web du 22 décembre 2015 au 4 janvier 2016 inclusivement et le tirage se fera le 5 janvier 2016. 50 gagnants recevront une invitation double par courriel. Règlements disponibles chez Métropole Films.

AU CINÉMA LE 15 JANVIER

metropolefilms.com

CULTURE › DE VISU

Dans le rétroviseur de la modernité

ATELIERS CROISÉS. MARIETTE ROUSSEAU-VERMETTE ET CLAUDE VERMETTE: ARTISANS DE LA MODERNITÉ QUÉBÉCOISE
Au Musée d'art contemporain des Laurentides (101, place du Curé-Labelle, Saint-Jérôme). Jusqu'au 14 février.

JÉRÔME DELGADO

Entre art et artisanat, entre modernité et tradition. Ou plutôt l'un et l'autre, en même temps, comme s'il fallait une fois pour toutes arrêter de séparer le travail de type artisanal et l'exploration artistique. L'héritage des Vermette, Claude et Mariette de leurs prénoms, est de cette importance. C'est ce souci historique que poursuit une exposition posthume conçue par René Viau, ancien critique du *Devoir*. Mise en circulation par le Musée d'art contemporain de Baie-Saint-Paul, la voici, en format plus concis, mais non moins juste, au Musée d'art contemporain des Laurentides, à Saint-Jérôme.

Couple dans la vie, Claude Vermette et Mariette Rousseau-Vermette ont eu des pratiques bien distinctes, et pourtant connexes. Lui céramiste, elle lissière, ils ont, tous les deux, poussé leur discipline en dehors de la sphère traditionnelle. Près de dix ans après leurs décès respectifs, survenus dans l'espace d'un mois, au printemps 2006, l'expo *Ateliers croisés. Mariette Rousseau-Vermette et Claude Vermette: artisans de la modernité québécoise* les ressuscite de belle manière.

Une redécouverte

Céramiques et laines, assiettes comme œuvres murales, échantillons ou archives photographiques, l'art des Vermette est à redécouvrir sous plusieurs facettes. Ceci malgré le nombre limité d'œuvres, tirées pour la plupart des ateliers des artistes — les pièces du Musée des beaux-arts de Montréal et du Musée national des beaux-arts du Québec reproduites dans le catalogue de l'expo n'ont pas fait le voyage dans les Laurentides.

Dans la lignée des mouvements esthétiques qui surgissent pendant la moitié du XX^e siècle, entre la gestuelle des automatistes et la géométrie des plasticiens, les Vermette ont participé de plein gré à l'arrivée du Québec moderne. Les deux ont eu l'occasion de travailler des œuvres monumentales, notamment dans le contexte de programmes d'intégration à l'architecture. Lui, par exemple, dans le métro de Montréal, qui possède plusieurs stations portées par la céramique de Mousseau (Berri, Beaubien, Saint-Laurent...). Elle, dans des salles de spectacles à Washington, à Ottawa ou à Toronto.

Parler d'art public dans un musée est toujours un défi. Ça se résume souvent à une simple évocation par le biais des archives. René Viau n'arrive pas avec une solution magique. Son approche cependant ne met pas tant l'accent sur les bâtiments et les œuvres finales que sur les ateliers et le processus de création.

Du céramiste Vermette, le commissaire expose une table bien garnie en échantillons, fragments de stations de métro ou simples tuiles richement travaillées. De la tisserande Vermette, il propose des pans de tissu conservés par l'artiste, comme ceux assemblés dans un cartable à anneaux.

Un même air créatif

Au-delà de ces morceaux, l'expo parle d'« ateliers croisés ». Sans insister sur la proximité formelle des vases de l'un et des assemblages en fils de l'autre, elle laisse imaginer les deux artistes en discussion, animés du même air créatif, loin de la fonction d'usage associée à leur discipline.

Ce regard de l'intérieur est soutenu du volet photographique mené par le collectif After Life, dont les images tentent de capter le temps révolu. Ces photographes, dont fait partie l'artiste et professeur de l'Université Concordia Raymond April, ont eu accès à la résidence et aux ateliers du couple Vermette à Sainte-Adèle.

Le résultat de leur visite est magnifié dans des cahiers thématiques («fenêtres», «objets choisis», «forêt»...), à consulter avec le plus grand soin. Quelques tirages grands formats sont aussi exposés en salle, dont celui qui lie le rustique de la cabane en bois à l'harmonie des lignes modernistes. Dommage seulement que ces photos ne rythment pas davantage ce retour dans le temps proposé par l'expo.

La tâche de commissaire de René Viau, tout comme le projet poursuivi par After Life, s'évêture certes dans un travail de mémoire, il se fait sans excès. Du moins dans la présentation de l'expo au MACL. Les panneaux didactiques sont rares, les grandes lignes biographiques aussi. Les murs respirent. C'est tout à l'honneur des artistes, dont le travail peut être apprécié pour ce qu'il est.

Œuvres sorties de l'oubli — et des ateliers, de la sphère privée —, ce regard morcelé, en pièces détachées, en archives et en échantillons semble cependant voué aux marges. Après ses passages aux musées de Baie-Saint-Paul et de Saint-Jérôme, établissements de second ordre, l'expo aura certes son arrêt à Montréal, mais au Musée des maîtres et artisans du Québec, situé dans l'arrondissement de Saint-Laurent, en retrait de la ville du spectacle.

Collaborateur
Le Devoir



PHOTOS MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DES LAURENTIDES

En haut, l'intérieur de la maison de Claude Vermette et ci-dessus, l'atelier de Mariette Rousseau-Vermette.

Apocalypse Now

Simon Bilodeau nous montre un monde au bord du précipice. Tic-tac, tic-tac...

EMPIRE VOUS AVEZ DIT EMPIRE?

de Simon Bilodeau
Jusqu'au 24 janvier à la Maison de la culture du Plateau-Mont-Royal.

NICOLAS MAVRIKAKIS

Il y a peu de temps, je vous parlais de l'œuvre de Carl Trahan chez Battat Contemporary, artiste qui s'intéresse à décortiquer la montée de valeurs extrémistes dans la modernité occidentale, en soulignant comment ces valeurs ont trouvé à se nourrir auprès d'une certaine approche de la science et des technologies. Le hasard et la direction prise par les recherches en art contemporain veulent qu'à Montréal soit aussi présentée ces jours-ci une exposition de l'artiste multidisciplinaire Simon Bilodeau, qui lui aussi se penche, depuis plusieurs années, sur un phénomène assez similaire. Une des phrases que nous retrouvons dans l'expo de Trahan pourrait d'ailleurs tout à fait servir à celle de Bilodeau: *L'autodestruction de l'âge du progrès...* Mais alors que Trahan a plutôt un regard historique — sur le XIX^e siècle et la première moitié du XX^e siècle, avec entre autres comme sujets la seconde vague de la Révolution industrielle, le nazisme, le fascisme, le mouvement futuriste —, Bilodeau fait ce que dans le domaine du cinéma ou de la littérature on considère comme appartenant au genre de l'œuvre d'anticipation. Il y a dans le travail de Bilodeau des affinités avec la science-fiction dystopique, contre-utopique.

L'image détournée

Malgré ce que le titre peut évoquer, sa plus récente exposition, intitulée *Empire vous avez dit Empire?* ne fait pas dans un anti-américanisme primaire. Bilodeau, depuis plusieurs expositions, se penche sur le fait que nos sociétés sont porteuses d'une bombe à re-



SIMON BILODEAU

Il y a dans l'œuvre de Simon Bilodeau une réflexion sur la fin de modèles économiques, mais aussi une résistance à l'idée d'images illustratives.

tardement: problèmes écologiques effrayants, problèmes de surconsommation et de gaspillage des ressources qui est intenable... Bilodeau rappelle comment certaines valeurs économiques, financières, industrielles qui nous mènent pourtant vers une catastrophe sont devenues totalement dominantes, ayant créé une emprise totale sur nos modes de vie et sur la planète. C'est de cet empire-là qu'il nous parle. Et son travail avec le temps est devenu encore plus sombre, plus noir, recélant de moins en moins d'espoir. Il nous montre donc un monde futur en destruction, en ruine, un monde

postapocalyptique.

Alors que notre époque voit de plus en plus d'artistes qui célèbrent et/ou qui profitent du capitaliste triomphant et mondialisé, recyclant et blanchissant l'argent gagné en exploitant le tiers-monde ou les économies émergentes, il existe aussi des approches plus contestataires des systèmes dominants. Heureusement. Et Bilodeau y participe à son échelle.

Fin de modèles économiques

L'œuvre de Bilodeau n'est pas pour autant littérale. Elle n'est pas une simple illustration

de ces idées. C'est une œuvre et non un manifeste politique intermondialiste. Il y a dans son œuvre une réflexion sur la fin de modèles économiques, mais aussi une résistance à l'idée d'images illustratives, à l'idée d'un art soumis à une célébration du capitalisme ou simplement opposé à celui-ci. L'image s'offre ici comme une résistance au système de communication habituel. Ce qui trouble dans les plus récentes œuvres de Bilodeau est justement leur désir d'illisibilité, d'effacement. À preuve, ces tableaux fracassés (de la série «Il y avait un mur») qui sont placés derrière des filets antidébris, comme

ceux qui servent pour protéger les passants lors de travaux en bas d'un immeuble en réfection ou en démolition. Dans une précédente expo chez Art Mûr, ses dessins étaient déjà placés derrière des vitres fumées, opaques, cachant à notre regard un monde secret, un monde de bâtiments, dont deux centrales nucléaires, désertés, certains tombés en ruine... Ces dispositifs rendaient presque indéchiffrables ces images...

Artiste représenté par la galerie Art Mûr, Bilodeau expose de plus en plus souvent aux États-Unis et à l'étranger. En 2015, il avait un solo à la galerie Circuit 12 à Dallas au Texas et il

participait à l'expo collective Personal Structures, projet réalisé dans le cadre du Programa Collateral de la Biennale de Venise, au Palazzo Bembo. En 2014, il avait une expo, *The End has Different Stories*, au Savannah College of Art & Design. Et l'an prochain, il aura un solo à la galerie 151 à New York. Certes, son expo ces jours-ci à Montréal est d'une envergure plus modeste que ces projets précédents, mais elle montre clairement comment son travail explore des voies formelles nouvelles. Une histoire à suivre...

Collaborateur
Le Devoir

CULTURE › LIVRES

Paris nostalgie



CHRISTIAN DESMEULES

Comme toutes les grandes villes, Paris est double. Il y a d'un côté la ville réelle, avec ses millions d'habitants, ses rues et ses cicatrices, et de l'autre il y a le fantasme. Celle qui a été écrite, chantée, filmée, sublimée depuis des centaines d'années. Le Paris de Villon, Louis-Sébastien Mercier, Eugène Sue ou Modiano, celui de Marcel Carné, Truffaut et Chris Marker.

En novembre 1956, Ernest Hemingway met la main sur deux malles oubliées qu'il avait fait entreposer dans les caves de l'hôtel Ritz en 1928. Une vraie machine à voyager dans le temps pleine de carnets de notes oubliés qu'il avait remplis durant les années 1920.

Publié en 1964, trois ans après son suicide, *Paris est une fête* (A Moveable Feast) est ce qui se rapproche le plus de ses mémoires. Journaliste pigiste pour le *Toronto Star* et écrivain en herbe dans le Paris des années folles, l'Américain a eu la chance d'y faire la connaissance de James Joyce, d'Erza Pound, de Zelda et Francis Scott Fitzgerald, de Gertrude Stein et de Sylvia Beach, patronne de la mythique librairie Shakespeare & Co.

Il était jeune, pauvre, affamé de la vie et amoureux (il y vivait avec sa première femme, Hadley Richardson). « Nous mangions bien et pour pas cher et buvions bien et pour pas cher et dormions bien et au chaud ensemble et nous nous aimions. » Des moments de bonheur bref et pas toujours tranquille, revisités avec une énergie folle et des éclats de nostalgie poignante.

Un antidote à la barbarie

Plébisite au lendemain des attentats du 13 novembre, *Paris est une fête* est spontanément devenu une sorte d'antidote à la violence et à la barbarie. Une septuagénnaire qui était venue se recueillir près du Bataclan, interrogée par une chaîne française d'info en continu, avait déclaré : « C'est très important d'apporter des fleurs à nos morts, c'est très important de voir [sic] plusieurs



Après les attentats du 13 novembre à Paris, sortir en terrasse dans la capitale française a été vu comme une sorte d'antidote à la violence et à la barbarie.

fois le livre d'Hemingway Paris est une fête. Nous sommes une civilisation très ancienne et nous porterons au plus haut nos valeurs. [...] Nous fraterniserons avec les cinq millions de musulmans qui exercent leur religion librement et gentiment et nous nous battons contre les 10 000 barbares qui tuent, soûlant au nom d'Allah. »

Après ce beau témoignage devenu viral, les ventes de *Paris est une fête* ont explosé. À la suite des attentats de janvier, les lecteurs s'étaient plutôt rués sur le *Traité sur la tolérance* de Voltaire, dont 165 300 exemplaires auraient trouvé preneur depuis le début de l'année — contre 6800 en 2014.

Ville de livres, d'éditeurs, de lecteurs et de liberté, il n'est pas étonnant non plus que tant d'écrivains — y compris bien sûr beaucoup d'écrivains québécois — y aient été attirés. « Être Parisien, ce n'est pas être né à Paris, c'est y renaitre », croyait Sacha Guity.

« J'ai passé les plus belles années de ma jeunesse à Paris », racontait Alain Grandbois dans ses *Visages du monde*. Après un séjour à Berlin, Constantinople, Bombay ou Djibouti, l'auteur d'*Avant le chaos* y revenait un peu comme on rentre chez soi. Il prenait ses aises aux Deux-Magots, au Flore, chez Lipp, à la Closerie des Lilas, autant de

lieux fréquentés autrefois par la bohème de la rive gauche et qui sont à présent devenus mythiques.

La légende veut même que Grandbois et Hemingway aient un jour fait connaissance au bar du Ritz : après que l'auteur de *Ladieu aux armes* eut tenté de le frapper, le poète québécois l'aurait envoyé au tapis au moyen d'une savante savate...

Un parfum de nostalgie

Avec son *Dictionnaire amoureux de Paris*, Nicolas d'Estienne d'Orves, écrivain et journaliste né en 1974, livre un ouvrage éclectique et passionné — même si le genre lui-même confine toujours un peu aux images d'Épinal. Un hommage à ses garçons de café, à ses bateaux-mouches et à ses brasseries. À ses boulangeries, à ses cimetières, ses musées et ses gares, ses cinémas d'art et d'essai, à ses restaurants et ses parcs.

« A Paris, j'ai souvent le sentiment d'être né trop tard », confie Nicolas d'Estienne d'Orves dans ce livre à l'enthousiasme contagieux, rempli d'anecdotes, de citations et d'histoire. Un livre à l'écriture vive et spirituelle, franchement tourné du côté d'une nostalgie, avec son côté « vieille France » qui fait largement l'impasse sur la dimension cosmopolite de Paris.

La nostalgie a aussi ses limites. Et peut-être, au fond, ne peut-elle s'exprimer mieux que dans un livre. Aujourd'hui, s'il vous prenait l'idée d'aller vous entasser sur la terrasse des Deux-Magots pour y laisser refroidir un espresso à sept dollars, vous y seriez entouré de momies grimées, d'Asiatiques qui sourient à leur téléphone et de couples en voyage de noces. Les vrais amoureux de Paris savent qu'il faut aller voir ailleurs, loin des sentiers battus par les touristes et les nantis. Ou chercher entre les pages d'Hemingway, de Zola ou d'Henri Calet.

Il ne reste plus grand-chose, forcément, du Paris d'Hemingway et de Grandbois. Mais comme le croyait Goldoni au XVIII^e siècle : « Le débauché trouvera facilement de quoi satisfaire ses passions, et l'homme de bien se verra encouragé dans l'exercice de ses vertus. »

C'est la vraie richesse de Paris : chacun devrait y trouver son compte.

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE PARIS

Nicolas d'Estienne d'Orves
Plon
Paris, 2015, 736 pages

PARIS EST UNE FÊTE

Ernest Hemingway
Gallimard, coll. « Folio »
Paris, 2012, 256 pages

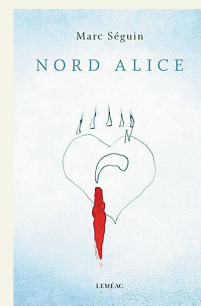
NOS LECTURES DE L'ANNÉE

Romans québécois et français

Pour la vastitude du Grand Nord ; pour l'autopsie minutieuse d'une relation amoureuse ; pour le questionnement sur la masculinité, la filiation, *Nord Alice* (Marc Séguin, Leméac).

Pour le regard implacable sur la mort ; pour le retour aux sources inévitable qu'implique la mort des parents ; pour le mélange de lucidité, de tendresse et de dureté, *Chemin Saint Paul* (Lise Tremblay, Boréal).

Pour la simplicité apparente de l'écriture pleine de nuances ; pour le portrait hors-norme du père cruel, violent, mythomane ; pour ce petit garçon malmené qui cherche ses repères. Parce que, grand oublié des prix littéraires, c'est à mon sens l'un des romans les plus forts de la rentrée française d'automne 2015, *Profession du père* (Sorj Chalandon, Grasset).



Danielle Laurin

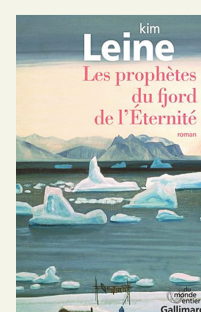
Romans étrangers

De feu et de glace : Un missionnaire danois se rend au Groenland à la fin du XVIII^e siècle pour évangéliser les Inuits. Roman d'aventures, épopée mystique, chronique ténébreuse et exotique du grand fracas né de la rencontre entre deux mondes, le 4^e livre du Danois Kim Leine est rempli de questions et de visions qui hantent. Un roman d'une rare puissance. *Les prophètes du fjord de l'Éternité*, de Kim Leine (Gallimard).

Écrit « à l'oreille » : On y trouve de la foi aveugle et de l'héroïsme ordinaire, des idéaux communistes piétinés et du désespoir. Mais aussi des histoires d'amour pleines de rires, de fleurs et d'enfants, des cœurs brisés, beaucoup de morts et des cauchemars sans nombre dans trois des quatre premiers livres de témoignages de la Biélorusse Svetlana Alexievitch, Prix Nobel de littérature 2015. Fascinant. *Œuvres*, de Svetlana Alexievitch (Actes Sud).

Livre phare : cette nouvelle traduction de *L'art de la joie* (Le Tripode), le grand et gros roman de l'Italienne Goliarda Sapienza (1924-1996), trace le parcours étonnant d'une femme libre : féministe, communiste, antifasciste, bisexuelle, en permanence entourée d'une nuée de personnages complexes et vivants, tous transfigurés par une écriture sensuelle et poétique, fouguese et incandescente.

Christian Desmeules



LA VITRINE

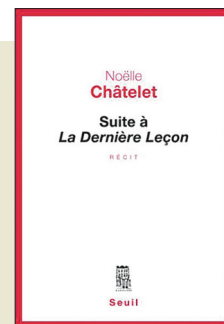


POÉSIE

FRAYER
Marie-Andrée Gill
La Peuplade
Chicoutimi, 2015, 88 pages

Trouver son chemin, remonter aux origines, tel est le projet de Marie-Andrée Gill, postée devant le lac Piekuaquami, repensant la profondeur du lien innu qui lui prend le cœur. Le lieu est envahi d'un sentiment ombré. « On a appris à contourner les regards à devenir / beaux comme des cimetières d'avions », dit-elle avec lucidité. Tâche ingrate que cette conscience d'être fracturée par le destin. « Léchier la surface de l'eau avec la langue que je ne parle pas », confie-t-elle encore, afin de « caresser la cassure, la parole. » La poésie incisive de Marie-Andrée Gill retrace des désirs sans cesse inassouvis : « Je veux l'Amérique comme elle te ressemble de la voix. / Je la veux de nos sangs bardassés, / nos sangs couleur pow-wow de la terre. » En fait, constat et chant, « C'est l'heure dégrisée / de la soif d'eau juste. » Beau recueil au ton lyrique qui pénètre le cœur gris d'une douleur atavique, mais dans la conscience des possibles retournements, tant la parole est porteuse de rêves scandés : « Les armes se découpent à coups de dents / je le sais nous sommes / le plumage du bleu / la symétrie des épinettes / et le langage de la grêle. »

Hugues Corriveau



RÉCIT

SUITE À LA DERNIÈRE LEÇON
Noëlle Châtelet
Seuil
Paris, 2015, 219 pages

La maternité comme bouée

Un premier roman qui jette un regard implacable sur la symbiose mère-fils

DANIELLE LAURIN

Éloi, bientôt 18 ans, s'apprête à quitter le foyer familial à Montréal pour entreprendre des études de biologie marine à Rimouski. Pour son père, c'est dans l'ordre des choses. Pour sa mère, au contraire, il s'agit d'un abandon, d'une trahison sans nom. Au départ du premier roman de la jeune Montréalaise Karine Geoffrion, il y a le choc ressenti par la mère d'Éloi : comme si elle n'avait jamais songé qu'un jour, ce fils à qui elle a tout donné voudrait voler de ses propres ailes.

L'aveuglement de cette femme quant à ce qui lui pendait au bout du nez, quant à ce qui tôt ou tard devait arriver : l'auteure, mère de deux fils, explore sans ménagement cette avenue. On remonte aussi à la source du problème, à ses causes. Avant de mesurer les conséquences destructrices d'un tel comportement : c'est la partie la plus importante du récit.

Sans pour autant s'étendre, multiplier les méandres psychologisants, Karine Geoffrion met le doigt sur la faille. Depuis près de 18 ans, la mère d'Éloi ne vit que pour son fils. Il est sa raison d'exister. Symbiose parfaite. Jusque-là. Aux yeux de la mère du moins.

Pour le fils, on comprendra plus tard que malgré toute l'affection, l'attachement et le respect qu'il ressent pour celle qui lui a donné la vie, il étouffait. Besoin de respirer, désir de liberté. Quoi de plus naturel ? Et une fois qu'il aura goûté à son indépendance, à son auto-

« Éloi l'avait sauvée. Lui avait redonné vie dès son premier cri et l'avait investie d'une mission transcendant tout le reste : elle serait dorénavant une Mère, la meilleure des mères. »

Extrait de *Éloi et la mer*

nie, pas de revenez-y. Mais revenons à la mère puisque c'est elle, le centre d'attraction. C'est de la place prépondérante, omniprésente, pour ne pas dire obsessionnelle, malade, de la maternité dans sa vie qu'il est question.

On comprend que la venue de son fils l'a sauvée du vide de son existence, qu'elle s'est accrochée à lui comme à une bouée. La maternité comme identité. « Avant la venue d'Éloi, elle avait l'impression de n'avoir été qu'une enveloppe vide s'incrustant dans la vie des autres, s'accrochant ici et là à des mains inconnues qui, inévitablement, finissaient par la repousser. »

Oublions la relation avec le mari qu'elle n'a jamais vraiment aimé. Épousé comme un moindre mal après l'abandon d'un prétendant, il ne lui aura servi qu'à fuir le cours de sa vie et à devenir quelqu'un.

Nous en sommes là. Le fils s'en va. Le mari part pour un long voyage d'affaires au Mexique. La femme se retrouve seule dans la grande maison. Déprime, alcool, laisser-aller... « Elle semblait si

triste, vieillie d'au moins dix ans. Qui était cette femme ? »

Comment cela va-t-il évoluer ? Pour le pire, en fait. Nous sommes bel et bien dans une tragédie. Mais avant d'en arriver là, il y aura une sorte de pause teintée d'enchantement, marquée par l'espoir d'une autre vie, d'un recommencement possible.

N'entrons pas trop dans les détails. Mais laissons la magie opérer un moment, alors que cette femme de 55 ans seule au monde et plus qu'à l'aise financièrement croise le regard d'un jeune artiste désœuvré, désargenté. L'impression de glisser dans une autre dimension. Comme s'il s'agissait d'une fable.

D'illusion en illusion, de chimère en chimère, la femme va se construire un univers de rêve. Elle va miser sur une relation de remplacement, aussi fusionnelle que celle qu'elle avait avec son fils, le désir sexuel en plus.

La descente aux enfers

Peu importe, à ses yeux, que ce sentiment soit partagé : elle finira bien, à force de ca-

deux, de don de soi, de patience et, il faut bien le dire, de manipulation, à se rendre indispensable. À faire en sorte que l'autre lui appartienne, qu'il se laisse aimer enfin.

Le sauver. Et par le fait même, être sauvée. C'est sa ligne, la seule qu'elle connaisse. Ne pas en déroger, quoi qu'il advienne. S'accrocher à tout prix. Pathétique.

Tout va se précipiter. Et ce qu'on pressentait va finir par arriver. On l'aura bien vue, cette femme, s'enfoncer dans son entêtement, son aveuglement, encore une fois. Et foncer droit dans le mur. Pas de baume pour sa détresse. Pas de porte de sortie.

Implacable, le regard de la romancière, sur cette femme. Une façon de démonter la mécanique de ses agissements, de décortiquer ses comportements, comme s'il s'agissait d'une souris affolée prise au piège.

Résultat : pas vraiment d'apitoiement possible, au final, pour nous. C'est de l'extérieur, avec une certaine froideur, qu'on observe le fiasco annoncé se mettre en place. Comme dans un laboratoire.

Ce qui fait contraste cependant, ce qui illumine ce récit de l'intérieur, c'est la plume délicate de l'auteure. Tant de finesse dans l'écriture, comme pour contrer tant de dureté.

Collaboratrice
Le Devoir

ÉLOI ET LA MER

Karine Geoffrion
Sémaphore
Montréal, 2015, 104 pages

CULTURE › LIVRES

Jésus est-il de gauche ?

LOUIS CORNELLIER



George W. Bush s'est attiré bien des sarcasmes, en 2000, quand il a présenté Jésus comme son philosophe préféré. Pourtant, Spinoza, au XVII^e siècle, qualifiait lui aussi Jésus de « plus grand des philosophes ». Aussi, si Bush faisait erreur, ce n'était pas en liant Jésus à la philosophie, mais en invoquant le Christ à l'appui de ses politiques de droite, comme l'expliquait le politologue et ex-jésuite Louis Balthazar à Antoine Robitaille, dans le « Devoir de philo » du 26 janvier 2008.

Jésus n'est pas venu faire de la politique, selon Balthazar, mais il reste qu'un programme politique inspiré des Évangiles est possible et doit alors servir « à rétablir plus d'égalité réelle entre les humains, à redistribuer les biens, à combattre la pauvreté ». Par conséquent, ajoutait Balthazar, « le type de libéralisme souvent pratiqué aux États-Unis repose sur une philosophie qui rompt avec la solidarité chrétienne ».

Révolutionnaire

Cette analyse correspond à celle du catholique Boisvert, partisan de la simplicité volontaire et évangélique. Dans *Québec, tu négliges un trésor!*, Boisvert, juriste de formation, qualifie Jésus de « profondément révolutionnaire », non pas dans un sens strictement politique, mais dans la mesure où sa doctrine représente « l'exact contre-pied de ce que l'on nous propose généralement pour être heureux ».

Jésus, explique Boisvert, incarne la liberté absolue devant les pouvoirs et les peurs, s'adresse à tous mais en donnant la priorité à « ceux et celles qui sont déconsidérés dans sa société », fait de la pauvreté (et non de la misère) une richesse, « car elle met l'accent sur l'essentiel », place le partage au-dessus de la propriété, refuse la violence dans les rapports humains, professe la dignité de chaque personne et prêche par l'exemple, comme le montre l'histoire de sa vie. Bien sûr, son « royaume n'est pas de ce monde », il cherche d'abord à convertir les cœurs, et lire son message à partir de la grille gauche droite peut-être considéré comme un anachronisme, mais n'empêche. Pour voir autre chose que des idées dites aujourd'hui de



TASSO MARCELO AGENCE FRANCE-PRESSE

Jésus peut recevoir le qualificatif de « profondément révolutionnaire », selon Dominique Boisvert.

gauche dans ce programme, il faut être de mauvaise foi.

Malheureusement, constate Boisvert, le catholicisme est en voie de devenir, au Québec, un héritage abandonné, un « folklore sympathique ». Dans le passé, l'Église nous a servis, mais elle a fini par occuper trop de place. En réaction à cette « mainmise de plus en plus pesante », nous l'avons re-

Jésus, explique Boisvert, incarne la liberté absolue devant les pouvoirs et les peurs

jetée, en confondant le message et le messager. Ce faisant, nous avons négligé de préserver un trésor, c'est-à-dire le message de Jésus, si essentiel à l'heure d'affronter les questions de sens. L'humanisme moderne, rappelle Boisvert après d'autres, est impenable sans considération de ses sources chrétiennes.

Ouvrètement croyant, Boisvert, dont la prose est simple et vibrante, n'écrit pas pour convertir, mais pour inviter les Québécois à renouer lucidement avec un héritage porteur d'un élan libérateur. Son Jésus, s'il revenait, militerait probablement à Québec solidaire.

Petitfils amoureux

Spécialiste de l'Ancien Régime, le grand historien français Jean-Christian Petitfils, dans son très riche *Dictionnaire amoureux de Jésus*, reconnaît qu'« il y a dans le rabbi de Nazareth la force, l'énergie, la violence même d'un prophète » qui n'a rien « d'un mi-

vre prédicateur », que le Christ opère bel et bien « un renversement des valeurs » et que, par conséquent, l'option préférentielle pour les pauvres prônée par le christianisme social est parfaitement légitime, mais il récuse la lecture de gauche des Évangiles.

Jésus, écrit Petitfils, « ne se veut sûrement pas un nouveau Spartacus, soulevant les miséreux contre les possédants ou appelant à un renversement de l'ordre social ». Sa révolution est intérieure et demande le détachement « à l'égard des biens temporels, la dépossession de soi, loin de la cupidité de notre société ». Or, peut-on répliquer à l'historien, cela est-il possible en adoptant une perspective économique de droite ?

Croyant et père d'un prêtre, Petitfils, qui a consacré une monumentale biographie à Jésus (Fayard, 2011), est d'abord un érudit et un magnifique styliste. Son *Dictionnaire amoureux de Jésus* fait le tour de la question avec grâce et rigueur (sauf quand il attribue l'encyclique *Fides et Ratio*, de Jean-Paul II, à Benoît XVI). Qu'il traite du Jésus de l'histoire ou du Jésus de la foi, l'historien brille par son intelligence et sa liberté de ton. Sa lecture du personnage demeure au plus près de celle de l'Église, mais elle dégage une telle joie dans l'analyse qu'elle n'en devient que plus convaincante.

Petitfils se permet toutefois deux audaces. Selon lui, l'évangéliste Jean n'est pas

l'apôtre, mais un prêtre de Jérusalem, et le linceul de Turin peut être tenu pour une relique authentique.

Jésus en direct

Poète et théologien, Jacques Gauthier, dans *Jésus raconté par ses proches*, utilise un intéressant procédé littéraire. Il fait parler à la première personne, dans des chapitres distincts, Marie, Joseph, chacun des 12 apôtres, Marie de Magdala et Paul de Tarse, les laissant ainsi témoigner directement de leur vision personnelle de Jésus. La somme se veut une sorte de relecture intime des Évangiles, dont plusieurs passages sont intégrés dans les témoignages.

Écrivain délicat, Gauthier n'actualise toutefois le canon que sur le plan stylistique, sans audaces interprétatives. Il rejette d'ailleurs la pertinence des notions de droite et de gauche appliquées à Jésus. Pas moi.

louisco@sympatico.ca

DICTIONNAIRE AMOUREUX DE JÉSUS

Jean-Christian Petitfils
Plon
Paris, 2015, 768 pages

QUÉBEC, TU NÉGLIGES UN TRÉSOR!

Dominique Boisvert
Novalis
Montréal, 2015, 112 pages

JÉSUS RACONTÉ PAR SES PROCHES

Jacques Gauthier
Novalis
Montréal, 2015, 228 pages

POLAR

Une taupe sympathique...

MICHEL BÉLAIR

Il y a des choses qui marquent une vie. Le suicide d'un père, par exemple, même s'il est reconnu comme un policier corrompu à la solde du « milieu ». Sonny Lofthus, lui, ne s'est jamais remis de l'abrupte disparition de son paternel et, à la suite de sa mère qui s'est transformée en épave sous le choc, il a peu à peu tout abandonné avant de sombrer dans l'enfer de la drogue.

C'est lui qu'on retrouve dans une prison à sécurité maximale au début de cette histoire. Il purge une lourde peine pour deux assassinats atroces commis à Oslo, mais aller savoir pourquoi, il est devenu un *junky cool* recueillant les confidences de tout le monde dans la prison... Jusqu'à ce qu'un détenu lui confie avoir la preuve que son père ne s'est pas suicidé mais qu'on l'a plutôt éliminé. À partir de là, tout va basculer. Violentement.

Corruption tous azimuts

Bien vite, Sonny Lofthus va trouver la force d'amorcer une période de sevrage puis de s'évader. Grâce aux confidences d'autres détenus, le lecteur saisira peu à peu qu'on a profité de sa dépendance à l'héroïne pour lui faire porter des crimes qu'il n'a pas commis. Lofthus prend d'ailleurs le large au moment où il est



MICHAL CIZEK AGENCE FRANCE-PRESSE

Jo Nesbø parvient à créer des univers à niveaux multiples avec une incroyable habileté.

censé avoir perpétré un autre meurtre violent durant une permission.

Sonny n'a vraiment pas vu grand-chose des 15 ou 20 dernières années et il est un peu étrange de le voir se débrouiller si bien dans un monde hostile. Peu importe, il s'est fixé comme but de faire payer ceux qui ont commis les crimes pour lesquels il était en prison. Sa quête l'amènera à confronter les petits puis les grands caïds du milieu de la drogue et de la prostitution, à mettre la main sur un magot impressionnant et à défier ainsi ouvertement « le Jumeau », le grand patron de tous les truands d'Oslo.

En parallèle, Simon Kefas, le patron de la brigade criminelle, est lui aussi sur l'affaire avec une nouvelle recrue qu'il est en train de former. Ancien ami d'Ab Lofthus, le père de Sonny, c'est par lui qu'on apprendra l'existence d'une taupe dans la police... et qu'on saisira à quel point toute l'institution policière — et même carcérale! — est presque aussi corrompue qu'elle l'était à l'époque. Simon marche sur des œufs et cherche à trouver le jeune Lofthus avant que les policiers, ou les hommes du Jumeau c'est tout comme, lui mettent la main dessus. Voilà le cadre général de cette passionnante histoire de trahisons diverses qui dé-

boule à un rythme stupéfiant. Et bien sûr, on ne vous en dira pas plus sur la scène finale que personne ne verra vraiment venir.

Ce qu'on peut noter, par contre, c'est l'incroyable habileté de Jo Nesbø à créer des univers à niveaux multiples qui ne se dévoilent dans toute leur complexité qu'à la toute fin du récit. Il sait aussi utiliser des niveaux de langue (merci à sa traductrice de nous les faire sentir si bien!) qui campent ses actions romanesques de façon extrêmement efficace. De plus, en mettant en scène des personnages solides souvent tout en nuances, en s'appuyant sur une connaissance profonde des couleurs changeantes de la psyché humaine, il parvient à manipuler les apparences et les faux-semblants comme pas un.

Tout cela explique peut-être qu'on ne soit pas trop surpris quand, après une recherche Internet pour étoffer un peu le commentaire, on découvre qu'un scandale de corruption majeur a secoué la police d'Oslo, et toute la Norvège, en 2014...

Collaborateur
Le Devoir

LE FILS

Jo Nesbø
Traduit du norvégien
par Hélène Hervieu
Gallimard, Série noire
Paris, 2015, 515 pages

NOS LECTURES DE L'ANNÉE

Essais québécois

Publié en début d'année, *Le roman sans aventure* (Boréal) d'Isabelle Daunais s'impose comme l'essai le plus marquant, le plus saisissant de la cuvée 2015. Il a suscité un débat concernant le peu de reconnaissance du roman québécois sur la scène internationale, mais l'essentiel est ailleurs. Cet essai profond et subtil est d'abord et surtout une brillante relecture de notre canon romanesque, dont l'originalité, montre-t-il, consiste à raconter « un monde à l'abri du monde ». Très fort.

Solides, aussi, les *Essais de littérature appliquée* et *Google Goulag* (Boréal), du revenant Jean Larose. Défense tranchante du potentiel libérateur de la grande culture et critique radicale de « la contre-culture de consommation » technophile, ces deux essais, rédigés dans une prose relevée et douloureusement jubilatoire, disent non à la tentation de la médiocrité qui nous guette.

Dans *TDH? Pour en finir avec le dopage des enfants* (Écosociété), J.-Claude St-Onge jette courageusement un pavé dans la mare. Et si ce trouble, propose-t-il, relevait plus de causes sociales que génétiques ou chimiques? Le débat ne fait que commencer.

Louis Cornéliier

Jean Larose



ESSAIS DE LITTÉRATURE APPLIQUÉE

Boréal

J.-CLAUDE ST-ONGE

TDH?

Pour en finir avec le dopage des enfants

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété

Écosociété



Guylaine Massoutre

Littérature

Magistrale, Svetlana Alexievitch, Prix Nobel 2015. Ses *Œuvres* (Actes Sud) lancent trois salves d'entretiens, menés dans la Russie des années 80-90, années Gorbatchev et Eltsine. Le dégel fut-il un soulagement? Tant de Russes y virent s'effondrer leurs convictions et dénier leurs souffrances. La Biélorusse, familière des horreurs, a porté son enregistrement partout. Résultat? Des récits inouïs (sans exagérer). Cette épouvante, de portée universelle, fait parler les assassins de guerre et de barbarie. Par idéal.

Consolation, un dialogue, tout à fait inactuel, clair et stylé. *C'est chose tendre que la vie* (Albin Michel). Grand lecteur, André Comte-Sponville, philosophe humaniste, émule de Montaigne, parle de bonheur et de civilisation.

Autre antidote, une évasion à rebours avec Carole Martinez (*La terre qui penche*, Gallimard). Écart gratuit entre tous, au XIV^e siècle: deux voix romancent la vie d'un enfant précoce au domaine des Murmures, en plein jeu de désordres, orages, peste et guerre de Cent Ans.

Jeunesse

L'album qui est tombé pile-poil: en même temps, en fait, que le grand « flush » de Montréal. Dans *Aux toilettes* (André Marois et Pierre Pratt, Druide), les créateurs revisitent avec audace ce lieu qui devient pratiquement mythique. Une ode à l'imagination peu commune. Il fallait y penser.

Le récit au titre le plus accrocheur: *Les poèmes ne me font pas peur* (Laurent Thillet, Boréal) est un récit prenant dans lequel une adolescente tente de trouver sa place dans l'univers chaotique qui l'entoure. La forme poétique et le fond romanesque s'unissent pour déjouer le lecteur et le faire entrer dans cet univers imagé.

Le roman qui m'a tourneboulé: *Petit Piment* (Alain Mabanckou, Seuil), c'est un orphelin qui grandit à Pointe-Noire, village fait d'espoirs et de corruptions, où il est entouré d'une faune bigarrée. Pour les sourires décrochés et l'émotion vécue, pour la sensibilité et la candeur de l'écriture de Mabanckou, qui sait dire l'enfance et l'adolescence de ce Moïse atypique avec force et douceur, pour tout ça et plus encore.



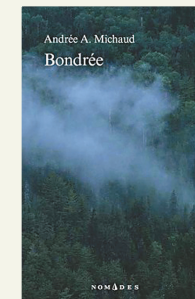
Marie Fradette

Polars

Verhoeven (Pierre Lemaitre, Livre de poche). Quatre romans policiers du Goncourt 2013 réunis dans un gros livre tournant autour du même personnage intrigant: Camille Verhoeven, commandante à la brigade criminelle de Paris. Quatre enquêtes repoussant les frontières même de la définition de ce qui est humain et de ce qui ne l'est pas. C'est horriblement dur, imprévisible, déstabilisant et magnifiquement écrit.

Du sang sur la glace (Jo Nesbø, Série noire). Un tour de force qui réussit à rendre sympathique un tueur à gages en nous faisant entrer dans son intimité et sa conscience. Tragédie glaciale d'une étonnante beauté, cette histoire fait la part belle à une poésie qui se laisse sentir entre les lignes dès les toutes premières pages du récit. Un polar exemplaire et déstabilisant comme on les aime.

Bondrée (Andrée A. Michaud, Québec-Amérique). Une histoire absolument envoûtante située au cœur d'une forêt archétypale où tout peut arriver. Un univers de rêve pourtant horriblement concret dévoilé par une écriture exceptionnelle. Une des révélations de l'année, tous genres confondus.



Michel Bélaïr